

c'est mon avis personnel, nous entendre sur les autres asymétries qui seraient acceptables aux yeux des deux camps.

P et S : Dans la proposition qui a été formulée à Mourmansk l'automne dernier et qui préconisait la constitution d'une zone de paix dans l'Arctique, pourquoi a-t-on inclus des éléments qui conféraient un caractère loufoque à une idée par ailleurs sérieuse ? Pourquoi, par exemple, avoir exclu la mer de Barents et avoir inclus la Manche ?

TROFIMENKO : Aucun pays ne fait des propositions de désarmement dont la mise en oeuvre risquerait, de prime abord, de lui nuire ... amorçons le dialogue. Voyons ce qu'il est vraiment possible de faire. Si votre camp propose des éléments de discussion vraiment intéressants, nous céderons peut-être sur d'autres plans. En un premier temps, M. Gorbatchev a décrit la conjoncture telle qu'il la voyait. Et vous comprenez que Mourmansk est une base de sous-marins nucléaires très importante pour l'Union soviétique et que c'est le seul port véritablement ouvert depuis lequel nos navires peuvent atteindre l'Atlantique.

... L'idée de faire de l'Arctique une zone de paix est très valable, mais nous sommes en train d'amorcer une course aux armements classiques dans cette partie du monde. Votre pays songe à y faire quelque chose, et nous devons donc en tenir compte, non pas parce que nous souhaitons vraiment réaliser un nouvel accroissement des forces navales, mais à cause de la nouvelle stratégie militaire des États-Unis, qui consiste à exercer des pressions sur les flancs dans l'Atlantique-Nord confinant à l'Arctique et dans le Pacifique-Nord.

... Tous ensemble, nous avons fait de l'Antarctique un continent de paix. Pouvons-nous réaliser le même exploit dans l'Arctique ? Quand je jette un coup d'oeil sur la carte, je vois votre Passage du Nord et je vois le nôtre; j'aperçois aussi un vaste itinéraire circulaire de transport aux limites de l'océan Arctique, un itinéraire qui longe les États du littoral et qui s'étend peut-être jusqu'au Pacifique-Nord et à l'Atlantique-Nord. Peut-être aurions-nous avantage à poursuivre une telle option, et peut-être devriez-vous y songer davantage au lieu de construire de neuf à douze sous-

marins nucléaires qui ne serviront à rien de bon.

P et S : Cela vous effraie-t-il ?

TROFIMENKO : Je ne suis pas effrayé; l'addition de douze sous-marins du côté canadien ne changerait pas grand-chose, surtout que si un accord START est conclu, nous devons éliminer de cinquante à soixante sous-marins de notre marine.

L'océan Arctique est important pour les pays qu'il borde, mais il influe aussi énormément sur le climat de la planète. En le polluant (et une autre course aux armements dans cette région aurait à coup sûr des conséquences écologiques négatives), nous causerions vraiment des dommages non seulement à nos terres septentrionales, mais aussi à la santé du monde entier. Il est donc très important que nous amorçons un dialogue ... et c'était là l'objet de l'initiative du camarade Gorbatchev à Mourmansk.

P et S : Pendant les jours sombres de la Guerre du Vietnam, un sénateur américain a déclaré : «Les États-Unis devraient tout simplement dire qu'ils ont gagné la guerre et partir.» Est-ce un peu la formule que M. Gorbatchev a appliquée en Afghanistan ?

TROFIMENKO : Il ne nous sera pas facile d'expliquer tout l'épisode afghan à nos concitoyens, mais vos propos me semblent justes.

P et S : L'URSS a-t-elle eu tort d'envahir l'Afghanistan ?

TROFIMENKO : Il n'y a pas de réponse simple ici. Rappelez-vous la situation qui existait en 1979. Les États-Unis commençaient à nous presser de diverses façons; ils préparaient une campagne militaire contre l'Iran, ils augmentaient leurs budgets militaires, ils négociaient avec la Chine, laquelle nous était alors très hostile, et bien d'autres facteurs nous alarmaient aussi. Vous comprenez bien que la situation qui existait en Afghanistan, l'ingérence étrangère et les appels au secours lancés par le gouvernement local ont été autant de raisons qui ont motivé notre intervention. En nous retirant aujourd'hui, nous n'admettons pas nécessairement que nous avons eu tort d'agir comme nous l'avons fait en 1979. Même à ce moment-là, diverses instances chez nous étaient contre l'invasion. Il y avait des divergences d'opinions. Et, bien sûr, en rétrospective, nous constatons qu'il aurait été préférable de ne pas

déployer nos forces en Afghanistan ... Ce qui compte, c'est que nous nous retirons maintenant de ce pays, peu importent les éléments ayant à l'origine milité pour ou contre l'intervention militaire.

P et S : Parlons maintenant de la *glasnost*, de la *perestroïka* et de la manière dont elles influent sur les alliés est-européens de l'URSS. Les pays est-européens seront-ils autorisés à interpréter ces idées à leur propre façon et à suivre leur propre voie ? Leur permettra-t-on de structurer leur économie comme il leur semblera bon de le faire ? Ou assistera-t-on plutôt à une répression comme ce fut le cas en Hongrie en 1956 et en Tchécoslovaquie en 1968 ?

TROFIMENKO : Non! La réponse est non. Nous disons aujourd'hui que le type de socialisme dont nous avons hérité des années trente et quarante n'est pas sacro-saint, car personne n'a jamais déclaré que l'oeuvre de Staline concrétisait l'idéal de la pensée marxiste. Nous parlons maintenant d'instituer notre propre type de socialisme. Même avant qu'un nouveau chef accédât au pouvoir en Union soviétique, nous suivions d'un oeil plutôt neutre les expériences qui avaient cours en Hongrie, en Pologne et en République démocratique allemande. Ces pays ont leurs propres idées sur le développement économique et aujourd'hui, à l'ère de la *glasnost* et de la *perestroïka*, des possibilités encore plus grandes s'offrent à eux. Nous n'allons pas nous ingérer dans leurs affaires ...

P et S : ... même en ce qui concerne la politique extérieure ?

TROFIMENKO : Il ne faut pas oublier que ces pays appartiennent au Pacte de Varsovie; par conséquent, il existe un processus de consultation et certains objectifs communs en matière de politique étrangère. Nous avons payé de notre sang la création de ce «cordon sanitaire», et les pays qui occupaient cette zone dans les années 1930 étaient carrément hostiles à l'URSS. Elle devait servir de terrain pour les manoeuvres militaires anti-soviétiques, et elle est peu à peu

devenue un corridor pro-soviétique. Il est donc évident que la politique extérieure adoptée par ces pays nous intéresse, mais jusqu'ici l'existence du Pacte a garanti que tous ses membres épousent une politique étrangère commune.

P et S : Vous êtes un expert soviétique des questions occidentales, et à l'Ouest, on s'intéresse de plus en plus à la soviétologie. Tout le monde veut apprendre le russe pour devenir soviétologue. Que pensez-vous de la façon dont l'Occident comprend l'URSS ?

TROFIMENKO : Permettez-moi de sourire un peu ici. Je vous dirai que pour devenir soviétologue aux États-Unis, il n'est pas nécessaire du tout de savoir le russe. Si vous ne connaissez pas cette langue, vous serez un bien meilleur soviétologue que dans le cas contraire. Cela ne veut pas dire que, parmi ceux qui savent le russe, il n'y en ait pas quelques-uns de compétents, mais habituellement, ceux qui connaissent la langue sont d'origine est-européenne. Ils me disent : «Vous savez, M. Trofimenko, vous n'exprimez pas votre pensée correctement.» Et ils me reprennent sans cesse en déclarant que mon anglais est mauvais. Alors, je leur dis que nous allons parler russe afin qu'ils puissent bien percevoir toutes les nuances de ma pensée! Pourquoi devrions-nous toujours parler anglais avec tous nos homologues de l'autre camp, c'est-à-dire avec les meilleurs soviétologues américains qui soient ? Je n'ai jamais pu tenir en russe avec des soviétologues américains une conférence sur des questions intéressantes l'URSS.

... Il est paradoxal, par exemple, que tous les sinologues américains aiment la Chine et traitent ce pays en conséquence. La plupart des soviétologues ou kremlinologues américains détestent l'URSS depuis le tout début et ont élaboré leurs théories dans cette perspective. Et c'est pourquoi il est très difficile de discuter ou de transiger avec eux. □

